LES GRACES
VENGÉES,
OU
LA NAISSANCE
D'ÉLISE,

PASTORALE TRADUITE DE L'ITALIEN, DE PIERRE MÉTASTASE,

Par Louis ROUILLÉ, professeur de Grammaire générale à l'École centrale de l'Orne.

Lue à la séance du Lycée d'Alençon, le 29 pluviôse, An IX.

A ALENÇON,

De l'imprimerie de Malassis le jeune, place du Cours.

AN IX.

INTERLOCUTEURS.

EUPHROSINE.

AGLAÉ.

THALIE.

La scène représente un bosquet agréable de lauriers qu'arrosent les eaux de la fontaine Acidalie, dans les champs de la Béotie.

LES GRACES VENGÉES.

EUPHROSINE.

Non, non, n'espérez pas appaiser mon courroux ;
La cause, cette fois, en est trop légitime.
Pour me venger, j'ose compter sur vous ;
Secondez-moi, mes sœurs ; il faut punir le crime.
Que Vénus, à son choix, se compose une cour,
Qu'un cortège nouveau s'élance sur ses traces ;
Sans le cortège élégant des trois Graces,
Peut-être elle sera moins orgueilleuse un jour....
Le Soleil va bientôt commencer sa carrière....
Abandonne, Vénus, le céleste séjour.
Mais, de l'Aurore unique avant-courrière,
Tu peux, à ton loisir, prévenir son retour.
Sans nous, ton étoile tremblante
Sera-t-elle aujourd'hui si belle et si brillante?

AGLAÉ.

Hélas ! pourquoi troubler le cours harmonieux
Que suivent chaque jour ces globes de lumière?

THALIE.

Tandis qu'à nos dépits nous ouvrons la carrière,
Nous retardons du Jour le souris gracieux.

AGLAÉ.

Las d'un trop long repos, les coursiers du Soleil
Brulants d'impatience attendent le réveil.

THALIE.

Déjà l'Aurore matinale
Semble quitter sa couche nuptiale ;

Vénus attend.

AGLAÉ.

Allons tout disposer,
Et la conque marine, et les oiseaux fidèles,
Le frein tissu de lys et de roses nouvelles.

EUPHROSINE.

Arrêtez. A vos vœux je prétends m'opposer.
Ainsi donc sous le joug d'un caprice imbécille
Toujours on nous verra courber un front docile;
Et des jeux outrageants d'un enfant criminel
Nous serons l'objet éternel!
Vengeons-nous, à la fin, de tant d'impertinence.
Avons-nous oublié qu'au souverain des dieux,
Qu'à Jupiter, aussi, nous devons la naissance?

AGLAÉ.

Quel outrage nouveau rend ton cœur furieux?

EUPHROSINE.

Écoutez, et jugez mes droits à la colère.
Hier l'ouragan ténébreux
Qui bouleversa l'atmosphère
Surprit, je ne sais en quels lieux,
L'Amour à ses jeux ordinaires.
Il erra long-temps agité,
Ballotté par les vents contraires,
Et dans l'humide obscurité,
Et sous la grêle meurtrière.
De Cypre enfin il gagna le palais:
Je m'y trouvais avec sa mère;
Mais sa mère ne put jamais
Le reconnaître à son entrée,
Tant, depuis son joyeux départ,
Sa figure était altérée.
Tout sur lui rendait l'eau: ses vêtemens, son arc,
Son bandeau, ses cheveux, ses ailes,
Son carquois, ses flèches cruelles.
Il tremblait; il versait des pleurs,
Et souvent sa voix oppressée

Par la force de ses douleurs
En sanglots éclatait brisée.
De ce perfide enfant qui n'aurait eu pitié ?
Vers lui je courus empressée
Offrir la main de l'amitié.
Soudain une pile embrasée
De rameaux vieux et desséchés,
Aux bosquets de Saba dès long-temps arrachés,
Répand une flamme odorante,
Et de son ame languissante
Ravive en un instant les feux.
Pour sécher son front, je l'essuie,
Je presse ses habits, ses humides cheveux,
Et j'en exprime l'eau qu'ils avaient recueillie.
Je tâche de le consoler,
Je le flatte, je le caresse,
Et de mes mains il sent couler,
En ses mains froides que je presse,
Une humide et douce chaleur.
De mes soins maintenant voyez la récompense :
A peine il a repris un peu de sa vigueur
Qu'il s'arme, et de ses traits, par une expérience,
Voulant interroger la nouvelle valeur,
L'ingrat ! . . . le méchant ! . . le perfide ! . . . .
Contre mon sein dirige un trait vainqueur.
Ma main, qu'un heureux instinct guide,
Pare le coup et garantit mon cœur.
Ce n'est pas sans blessure ; elle en est déchirée. . . .

AGLAÉ.

Que fit Vénus alors ?

THALIE.

Punit-elle son fils ?

EUPHROSINE.

Le punir ! . . loin d'en être irritée,
Vénus, sur ce méchant ouvrant des yeux amis,
Craignant pour lui ma trop juste colère,
Entre ses bras le mit en sureté ;

Le couvrit de baisers, vanta sa main légère ;
Et rit perfidement de ma crédulité.

AGLAÉ.

Cet insigne mépris outrage la décence.

THALIE.

N'importe : il faut réprimer son courroux ;
Il faut souffrir, et garder le silence.

EUPHROSINE.

Comment ! . . il faut souffrir et taire son offense !
Non ; je veux me venger de cet orgueil jaloux.
Je ne puis souffrir sans le dire.
Si le perfide imprime la terreur,
Quand il gémit et qu'il soupire,
Que fera-t-il dans sa fureur ?

THALIE.

Crois-tu donc être seule en butte à ses caprices ?

AGLAÉ.

Ah ! que c'est bien ainsi qu'il en use avec nous !

EUPHROSINE.

A de si sensibles indices,
On ne connut jamais ses fautes envers vous.

AGLAÉ.

Un jour je fuyais solitaire
Du Soleil les feux dévorants,
A l'ombre des rameaux naissants
De cette forêt tutélaire.
D'abord, dans l'onde du ruisseau
Je trempai mes lèvres brulantes ;
Puis sur les herbes odorantes
Je respirais un air nouveau.
Du lieu le solitaire ombrage,
Des plantes les frémissements,
Des eaux le murmurant langage,
Les folâtres égarements
D'un zéphire léger jouant sur mon visage,
Chargèrent d'un si doux nuage

Ma paupière, qu'enfin se fermèrent mes yeux
Dans un oubli délicieux.
L'Amour est là tout près qui m'observe en silence:
Ce Dieu malin accourt subitement,
Et près de moi légèrement
Furtif et sans bruit il s'avance.
Il m'embarrasse d'un lien
Solidement tissu de roses
Et d'autres fleurs fraîches écloses;
Puis au tronc d'un laurier, des autres le soutien,
A nœuds redoublés il me lie.
Il y mit tant d'adresse et tant d'activité
Qu'il acheva sa perfidie
Et se cacha sans être inquiété.
Le sommeil fuit enfin sur son aile légère.
Je tâche d'essuyer les humides vapeurs
Dont il a chargé ma paupière :
Ma main est retenue en des lacets trompeurs.
De sommeil encore engourdie,
Confuse, et de crainte saisie,
Je fais, pour me lever, de courageux efforts :
A la terre je tiens par des liens trop forts.
Dans mon cœur augmente la crainte;
Je me consume en efforts superflus;
De mes nœuds je double l'étreinte
En cherchant à n'en avoir plus.
J'entends rire le Dieu volage;
Je me tourne, et je vois l'auteur
D'un si digne et si bel ouvrage.
Oh! qu'alors j'étais en fureur!
Je le nomme ingrat, téméraire,
Monstre, perfide, audacieux:
Il rit et s'obstine à se taire.
De rompre enfin ces liens odieux
Avec instances je le presse;
Des noms que chérit la tendresse
Je lui prodigue les faveurs;
C'est envain: il est sourd à toutes ces douceurs;
Et si la jeune Hébé ne m'eût pas déliée,

Hébé que le hasard conduisait en ces lieux,
Dans mes liens encor je serais oubliée.

EUPHROSINE.

A tant d'affronts injurieux
Tu ne frémis pas de colère?

AGLAÉ.

Oui vraiment ; mais hélas ! elle ne dure guère.
Souvent ardente de dépit
Je cherche à punir son audace,
Mais aussitôt mon cœur me dit
Qu'il est enfant ; je lui fais grace.
Dans mon ame renaît la paix.
Ma fureur ainsi désarmée,
J'excuse ses nombreux forfaits,
Et pour lui de pitié je me sens animée.

THALIE.

Qu'à vos outrages comparés,
Les miens offrent de différence !
Toujours nouveaux tours préparés,
Pour me tromper toujours nouvelle instance.
L'Amour sans cesse me poursuit.
J'en vais citer un fait que mon courroux atteste;
Il pourra dissiper la nuit
Qui dérobe à vos yeux le reste :
Sur ces bords où l'on voit l'Océan amoureux
Caresser Amathonte, en prodiges féconde,
Prodiguer à ses pieds les baisers de son onde,
Et dans ses bras ouverts éteindre tous ses feux ;
A l'ombre d'un rocher dont la cime orgueilleuse
Se recourbe amoureusement,
Pour contempler l'eau tranquille et rêveuse,
J'étais assise un jour négligemment.
J'étendais un roseau fléxible ;
Et ma main offrait au poisson
L'appas dont se couvrait un trompeur hameçon.
A ce plaisir l'Amour me vit sensible.
Je le croyais attentif à son jeu
(Il folâtrait sur l'herbe tendre) ;

Mais de le voir et de l'entendre
En ces instans je m'inquiétais peu.
Il s'aperçoit de ma simplicité,
Et ce Dieu perfide en abuse.
Il va cacher avec subtilité
Quelques traits, dont souvent il use,
Dans un buisson épais de dictame fleuri.
Plus loin, couvrant de fleurs, d'herbes et de feuillage
Un filet invisible, et poussant un grand cri:
Hélas! je suis blessé! . . Ses mains sur son visage
Vont se coller. Soudain vers lui je cours
De sa douleur lui demander la cause.
Une Abeille (A l'aide! au secours!)
Vient de percer mon front, le siége de la Rose!
A ces mots il versait des pleurs.
Crédule, je sentis se glisser en mon âme
De la pitié la pénétrante flamme.
Au dictame voisin je courus promptement
Choisir, pour le guérir, la feuille la plus tendre;
Mais dans ma main attentive à la prendre
Un trait caché s'enfonce avidement.
Du traître bientôt la tristesse
S'évanouit, et cède à la gaité,
A la gaité qu'accompagne l'ivresse:
Voilà ce que j'ai souhaité;
Je suis guéri: regarde mon visage.
Il dit, et me montra son front
Que jamais ne flétrit le plus léger outrage.
Qui peindra ma colère à cet insigne affront?
Sur lui je cours assouvir ma vengeance;
Il fuit, et par mille détours
Il dirige mon imprudence
Vers ses filets qu'il évite toujours.
Je n'en connaissais point l'artifice coupable.
Je donnai dans les lacs, et mon pied prisonnier
De l'atteindre bientôt me rendit incapable.
A ce sanglant affront, qu'il ajoute au premier,
Je sens se ranimer les feux de ma colère.
Je redouble d'efforts, je brise les filets,

Je suis libre à la fin ; et j'eusse au téméraire
Payé le prix de ses hauts faits. . .
Mais, rougissant de dépit et de honte,
Tandis que je tardais à sortir d'embarras,
Il évita par une fuite prompte
Le poids terrible de mon bras.
Son sourire malin aggravait son offense.

EUPHROSINE.

Et tu veux que je souffre, et garde le silence!

THALIE.

Non moins que toi, je déteste l'Amour.
Son nom me fait horreur ; à chaque instant du jour
Je voudrais me venger, le punir ; mais que faire ?
Je le sais trop, hélas ! je l'éprouve aujourd'hui,
L'outrage est en ses mains une arme familière,
Et contre tous ses coups nous n'avons point d'appui.
Il n'a, dans son ame sauvage,
Ni foi, ni respect, ni pudeur,
Et cependant chacun partage
Le sort qui cause ma douleur.
Chacun le craint et le désire.
On cherche à vivre sous ses loix,
Et l'on redoute son empire.
Quand on souffre ensemble et sans choix,
Souffrir n'est point une bassesse.

EUPHROSINE.

Ma sœur, l'Amour n'est pas l'objet de mon courroux :
Je rougirais de sa faiblesse.
Un pareil ennemi n'est pas digne de nous.
Mais les jeux de l'Amour de Vénus sont les crimes ;
Elle est notre ennemie ; et ces légers affronts
M'en retracent de grands qui rougirent nos fronts.

AGLAÉ.

Et quels sont ces affronts dont nous fûmes victimes ?

EUPHROSINE.

Ces affronts ! . . Dites-moi, connaissez-vous les soins . .

Que nous prescrit le Sort ? Et quel est sur la terre
Le véritable objet de notre ministère ?

AGLAÉ.

Des mortels malheureux prévenir les besoins ;
Alimenter entr'eux la douce bienfaisance ;
Et les soumettre aux lois de la reconnaissance.

THALIE.

Des mains de la Discorde arracher le flambeau ;
Et creuser à la haine un éternel tombeau.

AGLAÉ.

Fortifier l'amitié douce et tendre,
Nourrir la paix dans tous les cœurs.

EUPHROSINE.

Mais Vénus s'occupant d'étendre
L'empire de son fils, objet de ses faveurs,
Nous charge d'autres soins ; et, ministres dociles
Du Dieu d'Amour, elle nous fait servir
Ses jeux en malices fertiles.
Ainsi, tantôt c'est à nous d'embellir
Un sourire égaré sur des lèvres de roses,
Tantôt de diriger un coup d'œil échappé
A des paupières demi-closes :
N'est-ce donc pas un temps au devoir dérobé ?
Cependant, sur la terre exerçant leur empire,
La violence et la mauvaise foi
Repoussent la Justice et font taire la loi.

THALIE.

Dans tout ce que tu viens de dire,
Nous ne reconnaissons que trop la vérité.
Mais comment dans notre vengeance
Mettre assez de sévérité ?

EUPHROSINE.

Mon cœur m'en fournit une ; elle égale l'offense.
Elle est digne de nous ; écoutez un moment.
De nous seules, Vénus, qu'un vain orgueil dévore,
Tire tout son éclat, tout son enchantement ;

Car avec sa beauté que serait-elle encore
Sans notre séduisant concours ?
Si nous voulons nous venger de l'injure
Dont elle a constamment favorisé le cours,
Formons une beauté que rien dans la nature
Ne puisse surpasser.

AGLAÉ.

Oui, courage, ma sœur !

THALIE.

A vos désirs je me rends toute entière.

EUPHROSINE.

N'épargnons aucune faveur.
Mais de cette déesse altière
Réunissant tous les appas,
Embellissons-en notre ouvrage,
Et de ceux que Vénus n'a pas
Formons en lui le brillant assemblage.
Que la beauté, par un accord heureux,
Avec la majesté s'unisse sur ses traces ;
Que la pudeur, sous le voile des graces,
Orne son front majestueux.
De l'essaim des vertus que son cœur soit l'asile.
De son ame, en ses traits, qu'on lise la candeur.

AGLAÉ.

Quelle ame à ses destins docile
Sera digne de ce bonheur ?

EUPHROSINE.

Celle qui dans les cieux nous occupe sans cesse ;
Qui doit par sa naissance illustrer nos beaux jours.

THALIE.

De son astre natal abandonnant le cours,
Viendra-t-elle bientôt s'offrir à ma tendresse ?

EUPHROSINE.

Dès ce jour même.

AGLAÉ.

Et quel sera son nom ?

EUPHROSINE.

Nous devons la nommer ÉLISE.

AGLAÉ.

Retranchons les délais.

THALIE.

Ne tardons plus ; non, non.

EUPHROSINE.

Allons de ce chef-d'œuvre accomplir l'entreprise.

THALIE.

Pour Vénus quel dépit !

AGLAÉ.

Les mortels agités
Respireront enfin de tant de cruautés.

EUPHROSINE.

Et bientôt les Graces vengées,
Sous les loix d'Élise rangées,
Recouvreront l'éclat majestueux
Que l'âge d'or vit briller dans leurs yeux.

CHOEUR.

Sors de ton lit, brillante Aurore,
Sur les rives du Gange encore
N'a paru jour si glorieux.
Jour brillant ! jour délicieux !
Oh ! que ta lumière féconde
Présage de bonheur au monde !

FIN.

LE PRINTEMPS.

TRADUCTION LIBRE DE MÉTASTASE.

Déja renaît le doux Printemps
Le front couronné de feuillage,
Et de Flore l'amant volage,
Errant, folâtrant dans nos champs,
Frémit dans les herbes nouvelles.

L'arbre décore ses rameaux
De feuilles plus fraîches, plus belles.
Dans nos prés et sur nos côteaux
Le frais gazon se renouvelle.
La paix, qui seule de mes maux
Peut calmer la douleur cruelle,
Ne m'apporte point le repos.

Phébus, sur le haut des montagnes
Dardant ses rayons protecteurs,
A fondu les blanches compagnes
Des aquilons dévastateurs.
L'œil satisfait voit à leur place
Régner un gazon toujours frais.

Le ruisseau qui promène en paix
Son onde que rien n'embarrasse,
Riche du tribut des glaçons,
Ranime les fleurs, les gazons
Qui rajeunissent ses rivages.

Les chênes antiques, sauvages,
Qui couvrent les monts sourcilleux,

Dégagent leurs épais cheveux
Des trop paresseuses gelées.
On voit mille modestes fleurs,
Que le soc n'a point violées,
Déployer leurs vives couleurs.

A leur nid antique fidèles,
Les passagères hirondelles
Reviennent sur l'aile des vents ;
Mais leurs trop vifs empressements
Les portent vers le lacs perfide
Que leur tend l'oiseleur avide.

Au bord du limpide ruisseau
Vole l'amoureuse bergère.
Ses cheveux, en tresse légère,
Décorent son front toujours beau.
Les troupeaux vont aux pâturages ;
L'avide et sauvage pêcheur
Ose s'éloigner des rivages,
Et le timide voyageur
Reprend le cours de ses voyages.

Le nautonnier triste et rêveur
Contraint, par de fréquents naufrages,
De chercher un toit protecteur,
Contre l'hiver et les orages,
Si les flots calment leur courroux,
Gaîment dans de lointains parages
Vole du sort tenter les coups.
Des maux de l'élément perfide
Il a perdu le souvenir.

Toi qui blessas mon cœur timide,
Dois-tu donc ainsi me punir?
PHILIS cruelle ! ah ! de mes peines
Si je puis un jour m'affranchir,
D'un pied libre je veux franchir
Désormais les plus douces chaînes.

Le front ceint d'un laurier naissant

515

Souvent, sur ma lyre dorée,
Je chantai ton nom ravissant.
Qu'aujourd'hui ma flamme outragée
Par les excès de ta rigueur
Dans mon mépris trouve un vengeur. . . .

Ah! pardonne, ma douce amie,
Pardonne à ma vive douleur
Ces accens d'une ame flétrie.
Des feux qui dévorent mon cœur
Ils peignent la brûlante flamme.
Tu peux à ton gré me haïr,
Ou d'un mot consoler mon ame.
Mais mon cœur ne peut se trahir.
Ou fais le bonheur de ma vie,
En me prodiguant tes faveurs,
Ou comble-moi de tes rigueurs:
Tu seras toujours mon amie.

